



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE ix Goethe Pédagogue	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe	440
CONCLUSION	498
BIBLIOGRAPHIE	506
INDEX des NOMS PROPRES	511
INDEX des MATIERES	516
TABLE des MATIERES	520

C H A P I T R E V I I I

LE CLIMAT PEDAGOGIQUE

A LA FIN DU XVIII ème

ET AU DEBUT DU XIX ème SIECLE

Le climat pédagogique en Europe
à la fin du XVIIIème et au début du XIX ème siècle.

Si le souci pédagogique a été une préoccupation constante de l'humanité, le XVIIIème siècle s'est particulièrement illustré par l'intérêt qu'il a porté aux problèmes d'éducation. Il a parfois été appelé le "siècle de la pédagogie". On constate, en effet, que la presque totalité des grands esprits de cette époque, et tout particulièrement dans la seconde moitié du XVIIIème ont été soucieux des problèmes posés par la formation de l'homme.

Sans doute la pensée pédagogique est elle une sorte de corollaire de la pensée philosophique, et le siècle des philosophes se devait-il d'être également celui des pédagogues. Les conceptions politiques nouvelles, déterminées par la philosophie, susciteront, à leur tour, des systèmes pédagogiques nouveaux. Cet intérêt pour les problèmes de formation se retrouve presque simultanément dans les différents pays de l'Europe.

Au cours de la seconde moitié du XVIIIème siècle, il devint évident que l'ancien système d'éducation n'était plus adapté à la société. La pédagogie scolastique se maintenait, tant bien que mal, dans ce que nous appellerions, aujourd'hui, le "secondaire" et le "supérieur", mais, par suite des progrès des sciences et des techniques, des changements sociaux, il devenait urgent de reconstruire la pédagogie existante sur des bases nouvelles.

L'abolition de l'ordre des Jésuites marque un tournant décisif. Cet ordre, dès son origine, avait mis l'éducation de la jeunesse au nombre des articles essentiels de son programme et il était au premier rang des congrégations enseignantes. A la fin du XVIIème siè-

cle, l'ordre possédait 180 collèges, 90 séminaires, et 24.000 membres, mais la fin du XVIIIème siècle lui fut nettement défavorable. Les Jésuites furent, en effet, bannis de Russie en 1719, du Portugal en 1759, de France en 1762, d'Espagne en 1767. En 1773, l'ordre dans son ensemble était aboli par le Pape Clément XIV, pour être, cependant, rétabli par le Pape Pie VII, en 1801 et 1814. Sur le plan pédagogique, la "ratio studiorum", règlement d'études extrêmement précis, et qui datait de 1599, n'avait, pratiquement, subi aucune modification au début du XIXème siècle. Une transformation profonde de la pédagogie s'imposait comme de plus en plus urgente.

Un siècle auparavant déjà, l'Ordre de l'Oratoire, Ordre fondé en France, en 1611, par le Cardinal de Bérulle, avait édifié, en face de l'enseignement classique des Jésuites, un enseignement plus moderne et aussi plus national. Il conseillait l'utilisation de la langue française dans les petites classes (la latin n'étant employé qu'à partir de la quatrième) il introduisait l'enseignement des mathématiques, de la physique, des sciences naturelles et une chaire spéciale était accordée à l'histoire.

Dans la seconde moitié du XVIIème siècle, une évolution sensible se manifeste, en France, dans l'enseignement. Descartes, dans le Discours de la Méthode, en 1637, avait condamné l'ancienne pédagogie; si sa doctrine avait été rejetée officiellement, elle n'en exerçait pas moins une influence profonde sur l'esprit public. On peut dire que Descartes avait indirectement posé le principe d'une réforme de la pédagogie. Toutefois, il ne s'intéressait qu'aux connaissances ayant un caractère logique et rationnel. Il en était de même de Malbranche, qui répudiait l'histoire et la géographie, les "descriptions", pour ne retenir que les sciences de démonstration. Ce

n'est que sous l'influence de la philosophie expérimentale anglaise de Bacon, Locke, Newton, que la pédagogie s'efforcera de s'orienter vers le réalisme scientifique et la technologie.

À côté de ces modifications de doctrines, nous assistons, à la même époque, au développement de tendances allant dans le sens d'une certaine démocratisation de l'enseignement et insistant sur l'importance de l'éducation des filles. La fin du XVII^{ème} siècle et le début du XVIII^{ème} avaient vu naître et se développer, en France, l'oeuvre et l'influence de Jean Baptiste de Lussalle (1651-1719), fondateur de l'Institut des "Frères des Ecoles chrétiennes", ordre fondé en 1680 et qui se consacrait à l'éducation des enfants du peuple enseignement sans latin, portant, avant tout, sur la religion, la lecture, l'écriture et le calcul.

En 1688, Fénelon écrivait le Télémaque, qui fut un des livres préférés de Goethe enfant. Il y posait le principe de l'instruction publique, "les enfants appartenant moins à leurs parents qu'à la République, doivent être élevés par l'Etat. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte de Dieu, l'amour de la patrie et le respect des lois".

Précepteur du Duc de Bourgogne, Fénelon mit au point une méthode "attrayante", s'appuyant sur la "curiosité", nous dirions aujourd'hui l'intérêt, que l'enfant peut manifester pour une acquisition. Ce ressort indispensable de la pédagogie sera évoqué, également par Goethe. En 1687, Fénelon termine son "Traité de l'Éducation des Filles", composé pour la Duchesse de Beauvillier mère de huit filles. C'est par cet ouvrage que Fénelon peut être considéré comme le principal fondateur, en France, de l'éducation des Filles. Il ne se borne pas, en effet, à donner quelques conseils, mais il met au

point tout un ensemble de directives, une méthode de formation permettant, en s'appuyant sur la psychologie de l'enfant; de préparer la jeune fille à son rôle d'épouse et de mère, au terme d'une éducation féminine appropriés. La femme n'a point à gouverner l'Etat ou à faire la guerre, ni à entrer dans le ministère des choses sacrées. Ni la politique, ni la jurisprudence, ni la philosophie, ni la théologie ne lui conviennent donc. Par contre, elle aura sa maison à diriger, son mari à rendre heureux, ses enfants à bien élever. Or, il n'est pas besoin d'érudition pour conduire une maison ou élever des enfants, quelques connaissances intellectuelles suffisent. Aussi l'éducation morale et quelques talents pratiques doivent prévaloir sur le savoir désintéressé. Cette position que l'on qualifierait aujourd'hui, d'antiféministe, avait déjà été, d'ailleurs, celle de Molière.

Il ne nous appartient pas de suivre, ici, l'évolution des idées pédagogiques, en France, au XVII^e et au XVIII^e siècles. Rappelons, toutefois, les efforts accomplis par les hommes de la Révolution, pour résoudre le problème de l'éducation et leur souci d'appliquer une pédagogie conforme à une conception de l'homme, qui était celle de la Renaissance, mais élargie, amplifiée et affranchie de la scolastique médiévale.

Avant d'étudier l'évolution des idées pédagogiques en Allemagne, il est indispensable de mentionner l'oeuvre de l'Anglais John LOCKE (1632-1704), pour le caractère moderne de ses conceptions de l'éducation. John Locke avait étudié les sciences naturelles et la médecine, avant d'être précepteur. Dans son "Essai sur l'entendement humain" (Essay on the human Understanding) commencé en 1670 et terminé en 1680, il soutenait que l'expérience était la source de toute connaissance, qu'il n'y avait pas d'idées innées, sauf le désir du bonheur, que rien n'était dans la compréhension qui ne soit passé

par les sens (sensualisme), d'où l'importance capitale à accorder à l'éducation.

Dans ses Pensées sur l'Education (Some Thoughts concerning Education-1693), Locke traite de la formation des jeunes gens de la noblesse et de la bourgeoisie, par des précepteurs qualifiés. Le but recherché est à la fois, la vertu et l'utilité. Telle sera, en partie, la conception pédagogique dernière de Goethe; par là est obtenu le bonheur dans cette vie et dans l'autre. Une bonne éducation doit assurer "un esprit bien réglé et un corps en bonne disposition, conditions nécessaires et suffisantes du bonheur" le rôle de l'éducation sera primordial, car la plupart des hommes "sont bons ou mauvais, utiles ou inutiles, à la société, par l'éducation qu'ils ont reçue. C'est de là que vient la grande différence des hommes" (Pensées-Tra duction Coste 1711, p.2).

De là découle la nécessité d'une éducation physique, car Locke ne fera pas de la culture intellectuelle, de l'acquisition des connaissances le but de l'éducation. Il est le premier pédagogue moderne à avoir traité, avec une compétence médicale, des problèmes de l'éducation physique, qui aura pour but, l'endurcissement du corps, condition première de la santé. L'idéal de Locke est voisin de l'idéal grec : un esprit sain, dans un corps sain. Nécessité de l'endurance, nourriture simple, beaucoup de sommeil, un lever tôt, un coucher dur, des vêtements commodes; il faut laisser à la nature le soin de former le corps, comme elle croit devoir le faire. On a déjà l'impression d'entendre la voix de Rousseau.

Quant à l'éducation morale, elle consistera en une prise de position personnelle de l'élève en face de Dieu, par la prière; pas de règles morales, mais un entraînement constant à la conduite morale. On ne com-

mence jamais trop tôt à former l'âme des enfants, à la disposer " à ne rien faire qui ne réponde à la dignité et à l'excellence d'une créature raisonnable" (op.cit.p.13). Pas de châtements corporels, mais des récompenses et des peines qui touchent à l'honneur et à l'infamie. La conception disciplinaire en cours dans la Province Pédagogique de Goethe, est voisine des de Locke dans ce domaine, mais Locke va plus loin, jusqu'au principe du "self government".

Locke méprise les études qui ne préparent pas directement à la vie . L'éducation intellectuelle ne sera qu'un moyen d'atteindre la formation morale, les connaissances ne formant pas l'essentiel de l'éducation. Locke leur assigne pour but, toutefois, l'utilité pratique dans la vie, contre tout formalisme et toute érudition. Mais de toutes les choses nécessaires à la vie, Locke met le savoir au dernier rang, après la connaissance de Dieu, la vertu, la prudence, la civilité et la politesse. Quand l'enfant sait lire, écrire et dessiner, il s'exerce à perfectionner sa connaissance de la langue maternelle, puis s'initie à une langue étrangère (le français), il n'apprendra le latin qu'ensuite, et à la manière d'une langue vivante, c'est à dire par la pratique et non par la grammaire, conception pédagogique que Goethe retiendra dans sa Province Pédagogique.

Les sciences de la nature et les sciences de l'homme doivent prendre la place des Humanités classiques: arithmétique, géométrie, astronomie, géographie, histoire, morale, droit civil et naturel, législation nationale, figureront au programme des études, et Locke annonce Rousseau, en conseillant d'enseigner, au jeune homme, un métier, un "métier mécanique, qui a besoin du travail de la main". Le disciple sera appelé à voyager, non seulement pour se perfectionner en langue étrangère, mais pour "se rendre plus sage et plus prudent, en conver

sant avec des hommes et des peuples qui n'ont, ni le même tempérament, ni les mêmes moeurs"; il voyagera avec son précepteur, à partir de seize ans, seul, après vingt et un ans. Ce thème du "voyage formateur" sera repris par Rousseau, et Goethe s'en inspirera dans les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage de Wilhelm Meister. Ce dernier, adulte, ne voyagera pas avec un mentor, il sera, néanmoins "téléguidé" par une société maçonnique, à orientation pédagogique.

L'influence de Locke sur l'évolution de la pédagogie ne saurait être sous estimée; il est à la base du rationalisme expérimental, qui suppose "l'abandon de la méthode déductive, la condamnation du verbiage et de l'étude des mots sans les choses, l'expérience comme point de départ de toute étude, l'enseignement par les choses et par l'observation directe, l'école de la vie pour la vie" (Chateau, "Les grandes Pédagogues", p.142/143). Toutefois, cette pédagogie reste étroitement aristocratique, puisqu'elle repose sur l'emploi d'un précepteur par élève, comme le conseillera également Rousseau, mais pour d'autres raisons.

Si nous avons exposé, un peu longuement peut être, les idées pédagogiques de Locke, c'est que, sur de nombreux points, les conceptions de Goethe sont, nous le verrons, assez voisines: nécessité de l'éducation physique pour acquérir l'endurance du corps, place réservée à l'utilité dans l'éducation, nécessité de rendre l'adolescent utile à son pays, enseignement d'un métier, les connaissances théoriques, la culture générale ne tenant plus le premier rôle, étude des langues vivantes par la pratique et non la grammaire, rôle pédagogique des voyages, entraînement constant à la conduite morale, suppression des châtiments corporels, mais choix de récompenses et de peines touchant à l'honneur et à l'infamie. Nous avons trouvé l'application de ces notions dans la "Province Pédagogique".

La PENSÉE PÉDAGOGIQUE ALLEMANDE DE LA RÉFORME
AU XVIIIÈME SIÈCLE.

Dans son 'Dictionnaire Pédagogique', F. Buisson écrivait que l'Allemagne était la terre classique de la pédagogie et le berceau de l'école primaire et que si l'on cherche les causes de ce développement particulier pris par l'école, on pourrait en indiquer trois principales; le protestantisme, le morcellement du pays en petits Etats, la présence de grandes Universités.

Depuis la Réforme, en effet, la pensée pédagogique n'a jamais été étrangère à l'âme allemande. L'Allemagne, à la fin du XVème et au début du XVIème siècles connaissait un vif essor économique. Le commerce des villes était actif et la bourgeoisie aisée ressentait le besoin d'un enseignement adapté à l'époque. Luther, qui avait débuté par l'enseignement dans la carrière ecclésiastique, a été sensible aux conséquences pédagogiques de son activité de réformateur. La réforme de l'Eglise impliquait, en effet, une réforme de l'éducation, puisque chaque chrétien devait pouvoir interpréter les Écritures, ce qui entraînait l'obligation de créer un enseignement pour tous. Aussi n'est il pas surprenant de trouver dans de nombreuses oeuvres de Luther Lettre à la noblesse chrétienne de nation allemande (1520), Lettre aux Conseillers de toutes les villes d'Allemagne (1524), et dans certains écrits de Mélanchton comme les Instructions aux Visiteurs de la Saxe Electorale (revu par Luther), ou dans le Sermon sur la nécessité de mettre les enfants à l'école, un programme complet de réforme de l'enseignement, portant sur tous les niveaux, et particulièrement sur les écoles élémentaires et les Universités qui sont à réorganiser complètement.

Luther réclamait, avant tout, la création immédiate d'écoles chrétiennes, pour tous les enfants, (il organisa, lui-même celle d'Eisleben, sa ville natale) . Il proclamait le principe de l'obligation scolaire et soumettait les écoles au contrôle des princes, chose impensable en pays catholique. L'enseignement ne devait pas être réservé aux garçons, mais être donné également aux filles. Sans entrer dans le détail des programmes, notons la place importante, la seconde après la théologie, accordée à la musique par Luther.

De son côté, Melanchton s'efforçait par ses écrits pédagogiques, d'orienter l'enseignement vers une culture générale, encyclopédique, rejetant toute formation technique et utilitaire.

La fusion entre les mains du Prince de l'autorité temporelle et spirituelle favorisa, en Allemagne, le développement des écoles, sous la direction unique de l'Etat. Bien plus tôt qu'en France, et dans les autres pays d'Occident, l'obligation scolaire fut proclamée en Allemagne (dès 1619 à Weimar par Ordonnance). En 1642; la Méthode des Ecoles (Schulmethodus) du duc Ernest Le Pieux, a Gotha, rédigée sous l'influence de Comenius, étendait l'instruction à la classe paysanne. Au siècle des Lumières, la presque totalité des souverains mettra sur pied une éducation d'Etat, qui comprend l'instruction élémentaire, moyenne et supérieure (en Hanovre, en Brunswick, en Saxe, à Trèves, à Mayence).

A la Réforme, avait succédé la Contre-Réforme, en Allemagne comme en France, dans les pays demeurés catholiques; elle se manifesta, dans le domaine de l'enseignement, par la création et le développement des collèges de Jésuites. Mais l'action pédagogique se portera alors, presque exclusivement, sur l'enseignement post primaire. Le premier établissement de cet ordre fondé en Alle

magne, le fut à Cologne, en 1544, par le père Lefévre. Les Jésuites ne se sont réellement intéressés ; ni à l'enseignement primaire, ni à l'enseignement supérieur, mais à l'enseignement moyen, que nous appellerions, au jourd'hui, secondaire. Nous avons signalé, plus haut la pédagogie si efficace des Jésuites. Indépendamment de son rôle dans la défense de la foi catholique, leur enseignement correspondait aux besoins d'une bourgeoisie enrichie et désireuse de participer activement aux grandes charges publiques. C'est de leurs collèges que sortirent les membres du Parlement, des professions libérales, des administrations de l'Etat. Ces collèges présentaient, toutefois, une lacune grave, ils négligeaient les sciences expérimentales, l'histoire, les langues et littératures modernes.

Si, en France, les Universités n'évoluèrent guère jusqu'à la Révolution, au point que le mouvement scientifique ait dû se faire en dehors d'elles, et que, contrairement à ce qui s'était passé au Moyen Age et à ce qui se passera au XIXème et au XXème siècles, aucun professeur d'Université n'a joué un rôle important dans la vie intellectuelle de son époque, il n'en a pas été de même en Allemagne, protestante du moins où les Universités, fondées au XIVème et XVème siècles, (Heidelberg en 1386, Leipzig en 1409, Tübingen en 1477 Wittenberg en 1502) ont été des foyers d'activité spirituelle intense; et elles s'associèrent au progrès des sciences et des sciences de l'homme, en particulier

En pays protestant, l'effort amorcé, en faveur de l'enseignement primaire, démocratique, ne cessa de se poursuivre, débordant même sur le second degré.

L'oeuvre d'Auguste Hermann FRANKE (1663-172) est significative à ce sujet. Franke était né dans la ville libre hanséatique de Lübeck, il poursuivit, pen-

dant trente cinq ans une carrière pastorale et pédagogique à l'Université de Halle, après avoir enseigné, en 1684, à l'Université de Leipzig. Il assurait, en même temps, le service religieux d'une paroisse. C'est dans ce lieu, qu'il créa une école pour pauvres, dont le développement fut tel, sous forme d'internats multiples, qu'à la mort de leur fondateur, l'oeuvre de Franke comptait de 4000 à 5000 élèves fréquentant des écoles primaires et secondaires (écoles latines), et le Pädagogium, inauguré en 1713. Dans cet établissement, étaient enseignés, l'allemand, le français, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la géographie, l'histoire, la botanique, l'anatomie, les principes de la médecine. Un jardin botanique, un musée d'histoire naturelle, un cabinet de physique, un laboratoire de chimie, une école de dessin, de peinture, de modelage, des ateliers de tourneurs et polisseurs de verre, étaient adjoints à cet établissement. Franke avait su équilibrer le "classique" et le "moderne", et donner à l'enseignement scientifique la place qui lui appartient. Il soulignait, d'autre part avant Rousseau, l'intérêt présenté par l'apprentissage d'un métier manuel et il conseillait la visite d'ateliers. Ces idées fécondes, nous les trouverons, en partie, chez Goethe.

Bien que Franke fut considéré comme piétiste, son oeuvre s'inscrit dans la ligne d'un réalisme pédagogique, particulièrement net, à la fin du XVIIème siècle, réalisme qui est la conséquence du développement des sciences de la nature, et de leur place dans la philosophie des lumières. Les pédagogues voulaient instituer un enseignement d'un niveau supérieur à l'école primaire, (Volksschule), mais moderne, et par là différent de l'école latine.

Dans l'étude du développement de l'éducation en Allemagne, une place de choix doit être accordée

à la Prusse. Dans le domaine de l'enseignement supérieur, Frédéric Ier avait fondé une Académie des Arts et une Académie des Sciences, puis l'Université de Halle, qui, sous l'influence de Franke, Thomasius et Wolff, devint le modèle des universités modernes, l'enseignement scientifique y ayant le pas sur les Humanités classiques. Mais c'est dans l'enseignement primaire que les réalisations prussiennes étaient le plus à l'avant garde. Dès 1717, l'obligation scolaire était instituée et des sanctions prévues pour les parents réfractaires. En 1736; les Principia REgulativa organisaient l'enseignement primaire. Mais c'est sous Frédéric II que cet enseignement prit un essort remarquable, plaçant la Prusse à la tête de Etats européens, dans ce domaine.

En 1747, on vit s'ouvrir, à Berlin, sous la direction de Julius HECKER, disciple de Franke, une école que nous appellerions, de nos jours, école d'enseignement moderne, et qui se nommait "Ekonomische, mathematische Realschule"; elle était orientée vers le "pratique", destinée à préparer les élèves à la vie; on y utilisait déjà les modèles réduits, on faisait visiter aux élèves les ateliers des artisans, on soignait l'enseignement de la langue nationale, l'allemand, parallèlement à l'étude des langues vivantes.

La "Realschule" de Hecker, ouverte en 1746, déclarée "Etablissement Royal" en 1748, offrait un plan d'études comprenant toutes les branches qui pouvaient être de quelque utilité dans la vie pratique. Hecker aurait voulu danner, dans son établissement, un enseignement technique universel. Felbiger vint à Berlin visiter l'école de Hecker et s'inspira de ses méthodes.

L'établissement de Hecker comptait déjà une section féminine, bien que Frédéric le Grand considérât comme inutile de donner un enseignement aux jeunes filles. Trait particulièrement moderne, cette école possédait

une bibliothèque, une pharmacie et elle éditait un journal.

Une pédagogie ne se réformant que par la formation de ses enseignants, une école normale fut adjointe à cette institution, un "Schulmeisterseminar für die Kurmark" en 1748, toujours sous l'impulsion de Hecker, qui fut appelé sur l'ordre de Frédéric II, à rédiger le fameux Règlement Scolaire Royal de Prusse, ((das Königlich-Preussische General landschulreglemen promulgué le 12 août 1763. Cette ordonnance visait, avant tout, à former la jeunesse de cinq à treize ans, voire quatorze ans, dans la crainte de Dieu, et la connaissance des notions indispensables (im wahren Gottes furcht und anderen nötingen Dingen") au moyen de la religion, de la lecture, de l'écriture, du calcul, grâce à une discipline stricte, à l'action de maîtres diplômés (ce ne fut pas, hélas, toujours le cas) sous le contrôle d'inspecteurs. En 1765, une adaptation de ce règlement organisait les écoles en Silésie.

Comme plus tard le fit Napoléon, le souverain prussien voyait dans l'école, par l'enseignement de la religion et de la discipline civique, "l'instrument par excellence moral et politique des sujets". Malheureusement cette réforme, remarquablement moderne, dans son esprit, se heurta à de redoutables obstacles: d'abord le manque de maîtres qualifiés (et la regrettable idée de Frédéric de faire de vieux soldats des instituteurs), ensuite la résistance des paysans, peu disposés à se priver de leurs enfants lors des travaux ménagers et agricoles, enfin l'opposition des paroisses et des nobles à contribuer financièrement à l'entretien des écoles, la noblesse considérant, entre autre, que des paysans illettrés étaient plus dociles.

Pendant que l'éducation populaire s'effor-

çait de développer le sens de la grandeur allemande, les collèges et les Universités de Prusse étaient fréquentés par les enfants de la Bourgeoisie et s'apprêtaient à jouer un rôle important dans la formation de l'élite allemande.

Ignace de FELBIGER, né en 1724, prélat catholique, fut le réformateur des écoles en Silésie et en Autriche. Après s'être inspiré de la Realschule de Hecker à Berlin, il fonda des écoles nouvelles, publia des livres classiques et réforma les écoles populaires. A la demande du gouvernement prussien, il réorganisa les écoles en Silésie, et rédigea le Règlement pour les écoles catholiques du Duché de Silésie et du Comté de Glatz en 1765. Sa méthode s'efforçait, luttant contre le "par coeur", d'abord de faire entrer dans la mémoire non pas seulement des mots, mais des choses, ensuite d'exercer l'intelligence et d'éveiller la réflexion, puis d'expliquer la raison des choses et de la faire comprendre, enfin d'exercer les élèves, au moyen de demandes et de réponses. Il voulait n'enseigner que des choses utiles, et les enseigner en vue de la vie pratique, préparer, par là, la formation de gens laborieux, éclairés et moraux. L'étude devait être rendue agréable et aussi peu pénible que possible. Il avait mis au point un classement par tableaux, de tout ce qui doit être enseigné.

A la demande de Marie Thérèse, Felbiger se rendit à Vienne où il devint Directeur Général de Ecoles des Etats Autrichiens, en 1774. Il rédigea alors un règlement général rendant l'enseignement obligatoire, et fixant un plan d'études. Avant de mourir, en 1788, Felbiger occupa ses dernières années à réformer les écoles hongroises. Il faut noter qu'il s'était, également, intéressé à l'enseignement technique, introduisant l'horticulture, l'industrie de la soie, créant tissages et filatures.

Les réformes se poursuivirent après les guer-

res napoléoniennes , par la réforme du ministre Altenstein, qui renforça le système pédagogique prussien par l'Ordonnance de 1819 et l'exemple de la Prusse fut suivi par de nombreux Etats allemands.

Signalons, au passage, qu'un mouvement de réforme pédagogique se manifeste, à la même époque, en Pologne, à l'instigation de Stanislas KONARSKY. Ce dernier, né en 1700, avait compris qu'une réforme politique passait par une réforme de l'instruction. Il séjourna en Italie où il enseigna à Rome. De retour à Varsovie, il fonda un collège pour les enfants nobles. Auteur de nombreux ouvrages pour réformer l'enseignement, il se proposait comme but de former à la fois des chrétiens et des citoyens. Il introduisit dans ses programmes, certes la langue et la littérature polonaise, mais également l'histoire nationale et universelle, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, l'histoire naturelle, la physique et la politique. Les écoles paroissiales et élémentaires se multiplièrent et se transformèrent sous son influence. Il réforma les écoles des "piaristes" ordre auquel il appartenait.

C'est également à cette époque, que fut fondée en Pologne la première École Pratique des Arts et Métiers à Opole, en 1761, par le frère de Konarsky. Quelques années plus tard, en 1773, la suppression de l'Ordre des Jésuites fournit l'occasion d'une réorganisation totale des écoles en Pologne.

Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, l'école avait, pour objet, avant tout, de former de "pieux sujets". Avec le rationalisme et le nationalisme venus d'Angleterre via la France, un mouvement nouveau apparaît en Allemagne avec l'"Aufklärung". L'esprit devra être libre de tout préjugé de toute superstition et erreur. La raison, (der gesunde Menschenverstand), la ratio latina sera déterminante. La foi révélée et l'autorité de la Bible seront

remplacées par une religion de la nature et de la raison (Natur- und Vernunftreligion), la morale naturelle succédera à la morale biblique, la royauté par la grâce de Dieu cédera la place à l'idée d'un État à base naturelle (Nation-Staat), émanant d'une sorte de contrat garantissant les droits de l'individu. Une telle transformation dans le domaine de la politique et de la philosophie, ne pouvait rester sans répercussion sur le plan de la pédagogie. L' Aufklärung apportait des conceptions nouvelles et fructueuses : la notion de tolérance, mise en valeur par Lessing dans 'Nathan le Sage', et qui est conforme aux idées politiques de Frédéric le Grand, l'amour universel, que l'on trouve dans la conception herderienne de l'Humanité, mais également l'intérêt pour les sciences naturelles, la géographie, les mathématiques, le goût pour l'élargissement de connaissances, l'amour de la langue maternelle, le sens de l'observation, le goût de la pédagogie, le respect de l'indépendance et de la personnalité de l'élève. Ce courant multiforme auquel déjà Montaigne d'ailleurs appartenait, réunissait Bacon et Descartes. Venu d'Angleterre, il se répandit en France avec Voltaire, les Encyclopédistes, Diderot et d'Alembert. En Allemagne, ce mouvement demeura "modéré", chez Lessing, Kant et Herder, puis chez Goethe et Schiller.

Mais il nous faut maintenant revenir en France, pour examiner l'oeuvre de Rousseau, oeuvre dont l'influence fut déterminante pour l'évolution des idées pédagogiques dans toute l'Europe et particulièrement en Allemagne.

L'EMILE ET LES IDEES PEDAGOGIQUES DE J.J.ROUSSEAU.

En 1762, parut l' Emile de ROUSSEAU, ce fut le grand événement pédagogique du siècle, dont l'influence fut immédiate, tant en France qu'à l'étranger. Certes, l'oeuvre de Rousseau n'a pas suscité de trans-

formation radicale des systèmes pédagogiques de son époque, mais sa pensée a influencé profondément tous les pédagogues contemporains.

Toute sa vie, Rousseau s'est préoccupé du problème de l'éducation, s'intéressant davantage à la "philosophie de l'éducation" qu'à telle ou telle technique d'enseignement en particulier.. C'est plus un stratège qu'un tacticien de la pédagogie, malgré les conseils précis qu'il donne parfois sur l'enseignement de certaines disciplines. Il a lui-même indiqué qu'il s'était contenté de "poser des principes", et que son b "n'était point d'entrer dans tous les détails, mais seulement d'exposer des maximes générales". L'Emile dépasse le domaine pédagogique, il forme un tout avec les autres oeuvres de Rousseau, on peut dire qu'il est la traduction, en pédagogie, de ses idées philosophiques, politiques, morales et religieuses. Rousseau déclare lui-même que sa véritable étude est celle de la condition humaine. Il veut, à la fois, former l'homme et l'intégrer dans la société humaine, suffisamment armé, pour échapper à la corruption de celle-ci. Le Contrat social avait pour but, de constituer une société rationnelle, en se situant sur le plan du collectif. L' Emile poursuit ce même idéal, mais en se situant sur le plan individuel; il s'efforcera de constituer un homme social, selon les règles de la nature, un homme capable de prendre, dans la cité, la place exacte qui est la sienne.

Bien que donnant à Emile une éducation assez individualisée, puisqu'il le confie à un précepteur, Rousseau n'était pas hostile à une éducation par des institutions publiques, à une instruction de genre communautaire, mais en accord avec le Contrat. Dans Le Gouvernement de Pologne , il déclare qu'il appartient à la Loi, de régler la matière, l'ordre et la forme des études. Il demeure, ainsi, dans la ligne de Platon qu'il admire. Malheureusement, rares sont les peuples qui peuvent se

permettre un tel système d'éducation. Pour échapper à la corruption de la société, il faudrait une cité d'hommes libres? Aussi lisons nous, dans l'Emile l'Institution publique n'existe plus et ne peut plus exister, parce qu'où il n'y a plus de patrie, il ne peut plus y avoir de citoyens"(p.10). Pour obtenir une réforme générale, il faut commencer dans le milieu limité de certaines familles, d'où la formation d'Emile et de Sophie. car toute réforme des moeurs publique, passe par une réforme des moeurs domestiques. On ne peut donc que souligner le but social des réformes proposées par Rousseau et l'Emile vient en effet à la suite d'ouvrages , le Discours, la Lettre à d'Alembert, le Contrat, consacrés à la Cité.

La pédagogie de Rousseau est, avant tout, fonctionnelle, l'éducation devra s'adapter à chaque âge, en tenant compte des intelligences, des tempéraments, des caractères. Parmi ceux-ci, certains s'annoncent presque dès la naissance, d'autres se révèlent beaucoup plus tard, mais aucun ne peut être radicalement transformé. Par conséquent, il ne s'agit point de "changer le caractère et de plier le naturel" mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller. C'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il est capable d'être et "l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation (Emile V). Goethe a retenu cette idée moderne du respect du caractère propre de chaque enfant et de la nécessité, pour l'éducateur de le développer selon son propre sens. Les précepteurs de la Province Pédagogique, étudient soigneusement chaque élève, avant de décider de la formation à lui donner, afin de respecter sa nature.

Mais pour Rousseau, la route de la nature est, en même temps celle du bonheur, car la nature coïncide avec la vertu, et la vertu avec le bonheur. Pour Goethe, au contraire, ce sera dans la limitation, dans le renoncement, que l'homme, en s'adaptant aux règles de la

société, trouvera le bonheur. Toutefois, sous une apparente divergence, les deux points de vue ne sont pas aussi éloignés qu'on pourrait le penser, car Rousseau n'est pas pour une pédagogie du laisser faire. Il faut, selon lui suivre les forces naturelles, mais l'homme vraiment libre, ne veut que ce qu'il peut, il obéit, dans l'état de nature, à la nécessité, et, dans l'état-société, à la loi de la cité. Comme les héros de Goethe Emile saura se plier, lui aussi, à la loi du devoir.

Malgré tout, Rousseau, persuadé de la perversion de la société, ne veut intégrer l'enfant dans la vie sociale que le plus tard possible. Il souhaite placer une défense, une enceinte, autour de lui, pour le mettre à l'abri; par là, il n'est pas très éloigné du principe des internats chez les Jésuites. Pour Rousseau, il faut toujours "retarder le plus possible" l'enseignement proprement dit et non seulement la socialisation : on gagne du temps en en perdant (Livre II, p.82, 83 et 84). Pas de lecture dans la petite enfance, un seul livre avant quinze ans, pas de contacts précoces avec le monde social

Le Vème livre de l'Emile est particulièrement important, car c'est celui de l'insertion sociale de l'élève. Rousseau retarde le mariage d'Emile, pour le faire voyager; il souligne, par là, que le devoir social passe avant la passion, comme la cité passera avant toute autre chose. L'élève devra donc se maîtriser, se dominer. Mais on peut se demander, si la liberté, telle que Rousseau la conçoit, ne finira pas par n'être que l'obéissance totale à la loi de la cité. Ne sera-t-elle pas une liberté trop réglée, trop soumise aux nécessités de l'intégration au groupe social ? Nous aurons à revenir sur ce point, particulièrement important, car Goethe, lui aussi, n'a pas complètement évité cet écueil.

Il est à noter combien grande fut l'influen-

ce de Rousseau, par son Emile, sur les projets pédagogiques de la Révolution française; Les Assemblées révolutionnaires ont examiné de nombreux plans de réforme de l'enseignement, visant à instaurer une éducation nationale: projet Talleyrand en 1789, projet Condorcet, en 1792. Mais déjà, un an après la parution de l'Emile, La Chalotais avait publié son Essai d'Education Nationale ou Plan d'Etude pour la Jeunesse, ouvrage traduit en allemand et que Grimm mentionne. Il proposait, dans ce livre, de faire de l'éducation des enfants une oeuvre de gouvernement, et de la rendre conforme aux moeurs du pays. Turgot, dans un Mémoire au Roi, proposait la création d'un Conseil de l'Instruction publique dès 1771. Mais l'influence de l'Emile dépassa rapidement les frontières de la France.

TROIS DISCIPLES DE ROUSSEAU EN ALLEMAGNE ET EN SUISSE:
BASEDOW, PESTALOZZI, FROEBEL.

Si l'Allemagne et la Suisse ont tenu, à la fin du XVIIIème siècle, une place particulièrement importante dans le développement et l'application de nouvelles doctrines pédagogiques, elles le doivent, principalement à trois disciples de Rousseau, Basedow, Pestalozzi, Fröbel et à quelques pédagogues moins importants mais relevant de la même école.

A la fin du XVIIème et au début du XVIIIème siècles, deux écoles pédagogiques se disputent l'enseignement en Allemagne, les protestants prenant pour le cathéchisme et les piétistes luttant contre le poids des dogmes.

BASEDOW était né à Hambourg, en 1723, il mourut à Magdebourg en 1790. Il fut théologien, et éducateur, précepteur dans le Holstein. Disciple enthousiaste de Rousseau, il projetait d'être le réformateur de l'enseignement en Allemagne, voire dans toute l'Europe. Il désirait, avant

tout, faire passer, dans la pratique, les théories de Rousseau. En 1752 déjà, deux ans avant l'Emile, il avait publié une thèse sur La nouvelle méthode d'Education, il y conseillait de donner à l'enfant, d'abord la connaissance des choses qui tombent sous les sens, au lieu de ne lui faire appréhender les objets qu'à travers les mots. En 1768, six ans après la parution de l'Emile, Basedow publiait ses Conseils aux philanthropes et hommes importants sur les écoles, les études et leur influence sur le bien public (Vorstellung an Menschenfreunde und vermögende Männer über Schulen, Studien und ihren Einfluss in die öffentliche Wohlfahrt). Il soutenait dans cet ouvrage, que le bonheur de l'Etat dépendait de la vertu des citoyens, et que celle-ci reposait sur l'éducation et l'enseignement, d'où il résulte que c'est un devoir pour l'Etat de prendre soin de l'enseignement.

Au point de vue religieux; l'enseignement prévu par Basedow, reposait sur les principes d'un déisme universel. Le programme annoncé, dans le premier numéro du Philanthropisches Archiv, déclarait que rien ne serait toléré qu'un chrétien, juif, musulman ou déiste ne puisse approuver. Les dogmes particuliers à chaque religion étaient enseignés par un ministre des différents cultes. Basedow réclamait, d'autre part, des écoles d'Etat, interconfessionnelles, mais où le clergé donnerait l'enseignement religieux et se limiterait à cet enseignement. Basedow faisait reposer l'éducation religieuse sur les principes du déisme universel. Sous la conduite de maîtres instruits et formés pédagogiquement, trois types d'écoles seraient à créer : écoles élémentaires (Volksschulen), écoles secondaires (Bürger-schulen) avec un peu de latin, Lycées (Gymnasien) après seize ans, et enfin Universités.

En 1770, Basedow, qui voulait réaliser les

idées contenues dans l'Emile, publia son Methodenbuch für Väter und Mütter der Familien und Völker . Il s'y propose de préparer les enfants à une vie socialement utile, dans un esprit patriotique et dans le bonheur, en s'appuyant sur les principes suivants: former le coeur avant tout, apprendre peu, mais dans la joie, et rien que des connaissances utiles, éviter le verbalisme, rechercher le concret; un peu de sciences naturelles, de mathématiques,, de physique, un enseignement de la morale, illustré par l'étude de l'histoire, des récits (Robinson). Basedow place l'enseignement du français après la septième et la huitième année, l'enseignement général étant donné, tantôt en allemand, tantôt en français et en latin. Il reproche au latin d'avoir créé l'encombrement des carrières libérales, il le réserve à ceux qui se destinent à la prêtrise, au droit et à l'enseignement. La religion sera enseignée aussitôt que possible de manière compréhensible à de jeunes enfants. Une éducation spéciale était prévue pour les filles.

La méthode pédagogique de Basedow découlait de certains principes : s'adresser, avant tout, au raisonnement, enseigner par l'aspect, ne point trop s'appuyer sur la mémoire, rendre l'étude attrayante en combattant l'ennui. Dans la pédagogie des langues vivantes, reléguer la grammaire à l'arrière plan, donner à l'éducation physique, une place importante. En 1771, Le Prince de Dessau, Léopold, Frédéric, François, intéressé par les problèmes d'éducation, confia à Basedaw, la réforme des écoles de sa principauté.

En 1774, Basedow publiait son Ouvrage élémentaire, recueil ordonné de toutes les connaissances nécessaires à l'enseignement de la jeunesse (das Elementar Buch, ein geordneter Vorrat aller nötigen Erkenntnis zum Unterricht der Jugend vom Anfang bis ins akade-

mische Alter). La même année, il ouvrait le 'Philanthropinum', à Dessau, établissement qui connut un succès éphémère de 1774 à 1776 et qui se proposait comme but de former des européens, des citoyens du monde et de les préparer à une existence aussi utile et aussi heureuse que possible; la séance inaugurale d'ouverture eut lieu le 27 décembre 1774. La discipline comportait des récompenses (bons points, décoration, participation à la direction) mais aussi des châtements corporels. L'enseignement se faisait par la joie, en jouant. L'horaire journalier était strictement établi (7 heures pour le sommeil, 6 pour les repas et le délassement, une pour les rangements, 5 pour l'étude, 3 pour la danse, l'équitation, l'exercice... Il s'y ajoutait deux heures de travaux manuels. En 1776, Basedow tint, en grande pompe, un examen public, en présence d'un grand nombre d'invités de marque.

Si Kant s'enthousiasma pour le Philanthropinum, qu'il citait comme la seule vraie école expérimentale, Herder la compara à une serre, ou une étable pour oies humaines, et il n'aurait pas, disait-il, confié à Basedow des veaux à élever, à plus forte raison des hommes. Le caractère difficile de Basedow l'obligea à quitter la direction de son établissement en 1776. La direction fut assurée par CAMPE. Mais celui-ci quitta Dessau un an plus tard pour aller fonder, en 1777, un Institut à Trittow. Basedow devint, à nouveau directeur, jusqu'en 1779 avant de prendre, devant de nouvelles difficultés, une retraite définitive, en 1779 et transmettre la direction de l'Institut à Wolke, son disciple.

Ce fut de 1781 à 1784, que le Philanthropinum connut sa plus grande renommée. En 1782, il réunissait cinquante trois pensionnaires, issus de toute l'Europe. Mais son déclin fut des plus rapides, et, en 1793 il ferma ses portes, faute d'élèves. Toutefois, quelques établis-

sements prirent le nom de Philanthropinum mais ils ne connurent que des durées éphémères.

Il y aura lieu de revenir sur l'influence de Basedow sur Goethe. Goethe rencontra Basedow et fit même avec lui, en compagnie de Lavater, un voyage sur le Rhin en 1774. Dans Poésie et Vérité (Livre 14, p.24 et suivantes) Goethe remarque qu'il se trouvait placé entre les deux extrêmes, le messager de l'espérance chrétienne et l'apôtre d'une éducation assez "libre-penseur" avant la lettre. Chacun s'efforçait de l'attirer à lui. Plus tard, Goethe reprit pratiquement tout ce que Basedow avait, lui-même, pris à Rousseau., le souci de rendre l'enseignement vivant, conforme à la nature, pédagogie active, travail dans la joie, acquisition de connaissances avant tout utiles, étude des langues vivantes par la pratique, nécessité d'une réforme préalable de l'éducation, avant de parvenir à une réforme de la société. Mais Goethe n'admettait pas le désaccord existant chez Basedow entre sa pédagogie et sa vie privée.

Pour Goethe une harmonie est nécessaire entre la doctrine et la vie (Übereinstimmung von Lehre und Leben). Les défauts de Basedow n'échappaient pas à Goethe qui fit la satire du personnage dans "Hanswursts Hochzeit". D'autre part, bien que certains aspects de la Province Pédagogique rappellent le Philanthropinum, Goethe prit parti contre l'Elementarbuch dont il trouvait les gravures mauvaises du point de vue pédagogique, par suite de leur aspect touffu. Goethe eut l'occasion de visiter personnellement le Philanthropinum, sans pour cela être converti aux théories de Basedow.

CAMPE Après le départ de Basedow, la direction du Philanthropinum passa au pédagogue CAMPE, qui fonda lui-même plus tard, un établissement d'éducation à Hambourg. Sa pédagogie reposait sur la notion d'utilité (Nützlichkeitsprinzip), il prétendait que le mérite de

celui qui avait introduit la culture de la pomme de terre, ou inventé le rouet était supérieur au mérite de l'auteur de l'Odyssée ou de l'Illiade. Campe avait, également fondé, on l'a vu, un établissement d'éducation à Trittow, près de Hambourg. Il fut aussi le réformateur du système d'instruction du duché de Brunswick. Ecrivain, il a, de plus composé de nombreux livres pour les enfants : Nouvelle bibliothèque pour les enfants (6 volumes), Collection de voyages célèbres pour la Jeunesse (12 volumes), Nouvelle collection de Voyages célèbres pour la Jeunesse (7 volumes). Il écrivit même un Robinson Crusoé le Jeune, adaptation pour enfants du célèbre roman de Daniel Defoé. Ces différents ouvrages ont contribué, malgré leurs digressions morales ennuyeuses, à repandre des connaissances utiles et une morale saine.

SALZMANN, né en 1744, fut, lui aussi, un des principaux représentants du Philanthropisme. Fils de pasteur, pasteur lui-même, intéressé par les problèmes d'éducation, il écrivit en 1780 à Campe, souhaitant que les enfants puissent, pour devenir bons, être isolés complètement de la société ordinaire (conception proche de Rousseau) et élevés dans un cercle de camarades non pervers, et sous la surveillance d'"hommes moralement bons". A partir de 1778, Salzmann publia de nombreux ouvrages pédagogiques : Récréations pour les enfants et les amis des enfants (Unterhaltungen für Kinder und Kinderfreunde), Les meilleurs moyens d'enseigner la religion aux enfants (Über die besten Mittel, Kindern Religion beizubringen) en 1780, mais surtout le célèbre Livre de l'Ecrevisse (Krebsbüchlein), dont la forme ironique suscita le succès.

Entré en relation avec Basedow et ses collaborateurs, Salzmann fut engagé en 1781 au Philanthropinum de Dessau, où il fut chargé de l'enseignement de la

religion et de la morale chrétiennes. Ne pouvant supporter l'atmosphère conflictuelle de l'établissement, (due au caractère de Basedow) et persuadé qu'un établissement d'éducation serait mieux situé à la campagne que dans une ville (Goethe situera sa Province Pédagogique en milieu rural), il quitta Dessau, pour fonder, sur l'invitation du Duc Ernest II de Saxe-Gotha un pensionnat, à Schnepfenthal en 1784 établissement qui n'eut, au début, pour élèves que ses propres enfants. Il ne fonctionna normalement, avec une trentaine d'enfants, qu'en 1790. Peu à peu, la réputation de l'école grandit, devint même européenne, des enfants princiers la fréquentèrent et le nombre d'élèves atteignit cinquante. Tout en dirigeant son Institut, Salzmann publia de nombreux ouvrages pédagogiques dont son Conrad Kiefer, ou Méthode à suivre pour une éducation raisonnable des enfants (Conrad Kiefer, oder Anweisung zu einer vernünftigen Erziehung der Kinder). En 1806, il composa, pour les éducateurs son livre Des Fourmis.

La pédagogie de Salzmann est proche de celle de Locke et de Rousseau, elle annonce Pestalozzi. Son Institut de Schnepfenthal, était déjà, par son plan d'études voisin des futures Realschulen. Goethe connut Salzmann, Dietmar raconte une conversation datant de 1786, avec Goethe, qui avait alors trente sept ans, et qui lui fit part des discussions pédagogiques qu'il avait eues avec Salzmann à propos de l'utilisation d'une lanterne magique, pour l'enseignement des sciences et l'étude du milieu en géographie.

ROCHOW Les philanthropistes négligeaient assez l'éducation du peuple au profit de celle des enfants de classes aisées. Ce fut à Rochow, appelé le Pestalozzi du Brandebourg, que revint l'honneur d'essayer sur les petits paysans de ses domaines, les théories pédagogiques de Basedow. En 1772, il publia un Essai de Manuel Scolaire

re pour les enfants de la campagne (Versuch eines Schulbuches für Kinder der Landleute), puis, en collaboration avec son secrétaire Heinrich Julius BRUNS, des 'Instructions pour les Instituteurs ruraux' (Instruktion für die Landschulmeister). En 1776, parut son Ami des Enfants (Kinderfreund), livre de lecture pour les écoles rurales. Il mourut en 1805. Goethe ne semble pas s'être préoccupé de l'éducation du peuple, bien qu'il soit muet sur le recrutement social de la Province Pédagogique, mais il ressort de nombreuses réflexions qu'il était assez élitiste.

PESTALOZZI, né en 1746, mort en 1826, est presque exactement contemporain de Goethe (1749-1832), il est le second grand disciple de Rousseau, après Basedow, et on a dit qu'il tenait le premier rang parmi ceux qui ont contribué à fonder la pédagogie moderne. Après avoir étudié le droit et la théologie, il décide, sous l'influence de Rousseau, de devenir agriculteur. Après un échec il se tourne vers l'industrie et installe dans sa propriété de Neuuhof, un atelier de filage du coton, où il faisait travailler des enfants pauvres, dont il assurait, parallèlement l'instruction. Cette tentative le conduisit à une déconfiture financière, voisine de la misère, en 1780. C'est alors que Pestalozzi tente une carrière d'écrivain et publie en 1781, Lienhard et Gertrude, livre "pour le peuple" (ein Buch für das Volk) qui fut un succès. Pestalozzi se rend, alors, à Leipzig et rencontre Klopstock, Wieland, Herder et Goethe. Toujours sous l'influence de Rousseau, il publie 'Christophe et Else', et Recherches sur la marche de la nature dans le développement du genre humain (Nachforschungen über den Gang der Natur in der Entwicklung des Menschengeschlechtes).

Comme Klopstock et Schiller, il est nommé citoyen français. Cette nomination est due sans doute aux succès de ses livres mais peut être aussi, aux relations

existant entre les francs-maçons français et l'Ordre des Illuminés" auquel Pestalozzi avait adhéré. L'Illuminisme, sur lequel nous aurons à revenir, en examinant les liens de Goethe avec la Franc-Maçonnerie, avait été fondé par Weishaupt en 1776, et s'était rapidement développé, insistant sur la nécessité de réformes pour conduire à l'émancipation sociale. Grâce à cette affiliation, Pestalozzi put entrer en relation avec le Comte de Zinzendorf, Ministre des Finances de Joseph II, dont il sollicita, en vain d'ailleurs, l'appui financier. Il s'élève au grade suprême des Illuminés en Suisse, puis, désabusé, quitte, presque aussitôt l'association (l'Ordre se désorganisa, d'ailleurs, dès 1784, à la suite de poursuites intentées contre Weishaupt et d'autres dignitaires).

Dans la quatrième partie de Lienhard et Gertrude, Pestalozzi avait esquissé un plan de réforme sociale. Après la création et l'échec d'un nouvel établissement pour orphelins à Stanz, il publie le plus célèbre de ses ouvrages pédagogiques Comment Gertrude éduque ses enfants (Wie Gertrud ihre Kinder lehrt). L'Institut que Pestalozzi avait créé à Burgdorf, fut transféré à Münchenbuchsee, avec FELLEBERG, comme Directeur (nous reviendrons sur ce pédagogue qui a fortement influencé Goethe) puis à Yverdon., où il fonctionna de 1805 à 1825, accueillant des élèves de toute l'Europe et même de l'Amérique. Sous l'influence de Fichte, le gouvernement prussien y envoya même trois jeunes gens se former au métier d'instituteuren étudiant, sur place, les méthodes de Pestalozzi.

La renommée de Pestalozzi ne cessa de grandir (bien qu'il ait eu de nombreux détracteurs, y compris Fellenberg). Disciple de Rousseau il croyait à l'innocence et à la bonté de la nature humaine, et voyait, dans la rénovation de l'éducation, la véritable solution à la

question sociale. Goethe partagera ce point de vue dans sa Province Pédagogique, crée pour fournir les hommes nouveau dont la société future aura besoin. Pestalozzi concevait l'éducation scolaire comme un complément à l'éducation domestique et une préparation à l'éducation par la vie "C'est la vie qui cultive" par le contact des hommes et des choses, par la vertu du travail quotidien. Pour Pestalozzi, la première découverte pédagogique fut celle de l'unité foncière de la formation générale et de la formation professionnelle.

Pour tirer le peuple rural de l'ignorance et de la misère, il souhaite une éducation joignant le travail manuel à l'acquisition des connaissances élémentaires, il voit, dans l'homme une triple nature: un être animal, social et moral. De même il y aura une religion animale, sociale et morale, la vraie religion étant la moralité, aussi peut-on écarter l'enseignement dogmatique. Dans Léonard et Gertrude, le pasteur renonce à prêcher et à faire apprendre aux enfants le catéchisme. Son enseignement conduira donc à laisser le dogme et à ne plus enseigner que la morale. On retrouvera cette conception dans la "Province".

En ce qui concerne l'éducation, Pestalozzi veut, comme Rousseau, la fonder sur la psychologie, mais en faisant plus de place à la raison. Hostile à l'éducation négative qui laisse à l'enfant le soin de tout redécouvrir, il devient de plus en plus didactique, partisan de procédés mécaniques d'acquisition des connaissances, s'appuyant sur les éléments premiers que sont le nombre, la forme et le langage. L'observation, l'intuition des choses est le principe de toute éducation, (die Anschauung muss das absolute Fundament aller Erkenntnis werden); Mais les connaissances sont acquises pour être appliquées, on doit connaître pour pouvoir agir (man muss alles wissen, um des Tuns willen).

A côté des connaissances on cultivera les aptitudes pratiques (Fertigkeiten) par l'application des facultés intellectuelles et physiques aux divers modes d'activité qu'exigent la vie sociale et l'exercice d'une profession. Dans la nouvelle école, ainsi réformée, les enfants travailleront de leurs mains à l'occupation que leurs parents ont choisie pour eux, et, en même temps, ils apprendront à lire, écrire et calculer. Pestalozzi, contrairement à Goethe qui ne vit pas le rôle des mathématiques, attribue une importance particulière au calcul comme moyen de former le jugement. Pour lui l'eau froide comme boisson et comme bain, la marche, le travail du jardin, de la cuisine, de des champs, la table de multiplication et les mathématiques, voilà ce qui conservera le sang allemand, le cerveau allemand et le courage allemand.

Si les réalisations pratiques de Pestalozzi débouchèrent toutes sur des échecs, son influence, comme théoricien de la pédagogie fut immense, et Fichte, dans ses Discours à la Nation Allemande (en 1807) lui rendit un hommage sans réserve. Le château de Berthoud où fonctionnait son école, devint un modèle pour des créations similaires, qui eurent lieu au Danemark, en France et en Amérique.

Goethe, dans son âge mûr, riche d'expériences et soucieux des problèmes d'éducation, s'est éloigné des théories visant à la production d'une culture générale. Il s'est alors rapproché de Pestalozzi, partisan du travail pour le travail, dans un programme d'action sociale. Pour lui, comme pour Pestalozzi, la compétence dans la profession, la conscience professionnelle, sont capitales et doivent être un des buts principaux de l'éducation

Incontestablement, la Province Pédagogique est à rapprocher de l'Institut d'Yverdon, en tant que

réalisation d'une "école nouvelle", où le souci de l'hygiène, du développement corporel, est joint à une morale fondée sur la discipline du travail et de la vie commune, et où l'enseignement proprement dit n'a pas une place exclusive, mais plutôt secondaire.

Quelques "disciples" de Pestalozzi.

Nombreux sont les pédagogues influencés, directement ou indirectement, par les idées de Pestalozzi. Bien qu'elle ne soit pas une spécialiste de l'éducation, Mme de Stael, elle-même, a consacré à l'Institut d'Yverdon, la plus grande partie de l'un des chapitres de son livre De l'Allemagne .

Parmi les "disciples" de Pestalozzi, citons d'abord, Frédéric DINTER (1780-1831). Pasteur, Dinter voulu travailler à la réforme de l'enseignement populaire, et fonda pour cela, des institutions, dont le succès attira l'attention sur leur créateur.. En 1797 il fut nommé Directeur de l'Ecole Normale de Dresde, poste qu'il occupa deux ans. En 1816, le gouvernement prussien le nomma conseiller scolaire, ce qui le conduisit à l'inspection des écoles d'une province. Dinter a cherché à introduire dans les écoles primaires les idées de Bazedow et de Pestalozzi. C'est sur la religion toute fois qu'il fonde l'éducation (il écrivit un Commentaire sur la Bible à l'usage des Instituteurs . L'oeuvre de Dinter représente 42 volumes.

Si Dinter était pasteur protestant, OVERBERG est un des principaux représentant de la pédagogie catholique en Allemagne. Il fut placé en 1783, à la tête de la Normalschule de Münster, et chargé de l'inspection des écoles primaires .

SAILLER (1751-1832), pédagogue catholique, lui aussi, élève des Jésuites puis Jésuite lui-même

mourut évêque de Ratisbonne. Appelé le "Fénelon allemand", il aimait les instituteurs et l'éducation populaire. Il écrivit, entre autres ouvrages, un livre de pédagogie pour les éducateurs (Über Erziehung für Erzieher).

Henri STEPHANI (1761-1850), que Goethe rencontra en 1792, et à qui il conseille de traiter les hommes, non d'après ce qu'ils devraient être, mais d'après ce qu'ils sont réellement, travailla à la réforme des écoles du Comté de Castell, puis il fut nommé conseiller scolaire en Bavière.

On pourrait citer également Baptiste GRASEH (1766-1841) qui se pencha sur le problème des sourds-muets, Wilhelm HARNISCH (1787-1864), Adolf DIESTERWEG (1790-1866) et beaucoup ^{de} pédagogues de moindre importance

On ne saurait prétendre que ces auteurs pédagogiques mineurs aient eu une importance capitale, dans l'évolution des idées et des théories sur l'éducation, mais leur nombre et leurs ouvrages prouvent l'intérêt général porté dans toutes les régions de l'Allemagne au problème de la formation de la jeunesse dans cette première moitié du XIX^{ème} siècle. Deux, toutefois, méritent une mention particulière, par suite de l'action qu'ils ont exercée et exercent encore, sur la pensée pédagogique contemporaine. Il s'agit de Friedrich FROEBEL, et de Johann Friedrich HERBART.

FROEBEL (1782-1852) fut le fondateur de jardins d'enfants, dont il créa le prototype à Blaukenburg, dans le Harz en 1836, utilisant le jeu, comme moyen pédagogique. Il avait d'abord été engagé par le pédagogue Gruner, qui appliquait la doctrine de Pestalozzi dans l'école qu'il dirigeait. Désireux de connaître Pestalozzi lui-même, Fröbel se rendit à Yverdon, pour assister à des leçons, il rencontra le maître et revint si enthousiaste,

qu'en 1808, il y retourna, pour deux années, accompagné de trois jeunes gens, dont il était le précepteur et qu'il voulait former selon les principes de Pestalozzi.

Après avoir créé plusieurs établissements scolaires, qui connurent le même sort lamentable que la plupart des réalisations de Pestalozzi, il fonda, en 1816, l'"Institut Général Allemand d'Education", où il appliqua les doctrines qu'il exposera, plus tard, dans son livre 'L'Éducation de l'homme', publié en 1826. Fröbel voulait, avant tout, non pas amener les élèves à accumuler des connaissances, mais susciter et encourager, en eux, l'activité propre, en faisant appel à l'initiative personnelle. Pédagogie de l'action et du jeu, jouets éducatifs, jardins. Beaucoup plus jeune que Goethe, Fröbel ne peut avoir eu sur lui une quelconque influence, mais il était, toutefois, intéressant de le mentionner, car il appartient à cette génération de penseurs pédagogiques qui ont marqué l'éducation dans la première moitié du XIXème siècle.

Friedrich HERBART (1776-1841) professeur à Göttingen et à Königsberg, fonda dans cette ville un séminaire avec école d'application (Akademisches Seminar mit Übungsschule) en 1809, pour "être utile à l'amélioration de l'enseignement conformément aux principes de Pestalozzi" (um für die Verbesserung des Erziehungswesens nach Pestalozzis Grundsätzen nützlich zu sein). Ses principales oeuvres sont 'Pédagogie générale tirée des buts de l'éducation' (1806), 'La psychologie, comme Science, fondée sur l'expérience, la métaphysique et les mathématiques' (1825), et une 'Esquisse pour des Conférences pédagogiques' (1835).

Il faut maintenant examiner de près, les théories pédagogiques de FELLEBERG, qui eut sur la conception de l'éducation chez Goethe, une influence directe et incontestable.

Philippe Emmanuel von FELLEBERG, né à Berne en 1771, était un disciple de Pestalozzi, qui avait été très lié avec son père. En 1799, il acheta un domaine qu'il baptise Hofwyl, pour y appliquer ses connaissances d'agronomie et transformer par l'éducation les travailleurs de la terre. Il eût aimé créer trois Instituts, un pour les enfants pauvres, un pour les jeunes gens de la classe aisée, le troisième pour les enfants de la noblesse. D'accord, au début, avec Pestalozzi, il se brouilla avec lui, à plusieurs reprises.

En 1809, il ouvrit, à Hofwyl, un Institut Agronomique, pour l'éducation des jeunes gens destinés à prendre, plus tard, la direction d'une exploitation agricole, et, en même temps, une "Ecole d'Education scientifique, pour les classes supérieures. Cet établissement connut un vif succès. Fellenberg y reçut la visite ^{des} souverains de la Sainte Alliance. Il déclarait avoir découvert le moyen d'assurer la prospérité des Etats et la stabilité de l'ordre public, le problème à résoudre relevant de l'éducation. L'école conçue par Fellenberg avait pour but de rendre chaque classe de la société apte à ce qu'elle doit être, dans la position où elle se trouve, et chaque individu propre à remplir la place que la Providence lui a assignée par sa naissance. Ce qui n'est pas sans rappeler Platon, qui dans la République imposait à tous les citoyens de sa cité idéale, le désintéressement le plus absolu, l'abnégation de leur personne au profit des intérêts communs. Il assignait, à chacun une fonction selon sa force ou sa faiblesse, sans lui permettre d'en sortir; Fellenberg ne va évidemment pas si loin.

La Province pédagogique de Goethe reprend, parfois même à la lettre, comme nous avons eu l'occasion de le souligner, les idées de Fellenberg, mises en pratique dans son Institut.

Johann, Gorrfried HERDER.

Herder naquit en 1744, en Prusse Orientale. Après des études de théologie, il fut, en 1763, nommé professeur au Gymnase de Königsberg, et, l'année suivante, pasteur à Riga et professeur à la Domschule. Pendant quatre ans, cette situation lui permit de connaître les défauts de l'organisation scolaire de l'époque. Il entreprit, alors, un voyage d'étude afin de découvrir les meilleures écoles de France, (il alla à Nantes), de Hollande et d'Allemagne. Il avait l'intention de fonder à son retour, à Riga, un institut d'éducation. Il profita, également, de ce voyage, pour perfectionner ses connaissances scientifiques.

En France, il étudia et admira les idées de Rousseau, dont l'Emile venait de paraître. Il connut, à Paris, Biderot et d'Alembert. En Allemagne, il rencontra Basedow à Hambourg, et Goethe à Strasbourg. En 1775, sur la recommandation de Goethe, il fut nommé Conseiller consistorial à Weimar, avec la mission d'inspecter tous les établissements d'instruction publique du duché. Il resta à Weimar vingt sept ans, jusqu'à sa mort, en 1803 et ne cessa de s'occuper des écoles. Il s'efforça de remédier au déplorable recrutement des instituteurs (anciens soldats, domestiques ou artisans) en créant une Ecole Normale. Il publia des manuels pour l'enseignement primaire, réorganisa les écoles rurales, et il s'intéressa, tout particulièrement, au Gymnase de Weimar.

Citons pour terminer Jean-Paul RICHTER, né en 1763, mort en 1825, qui décrit l'école de son époque et ses maîtres, dans son ouvrage 'Quintus Fixlein et dans La vie du joyeux maître d'école Maria Wuz. Sa principale oeuvre pédagogique est Lavana oder Erziehlehre, Goethe, qui avait lu ce livre, déclarait ne pouvoir dire assez combien ces pages étaient bonnes. Par ses théories pédagogiques, J.P.Richter contribua au renouvellement des

méthodes scolaires en Allemagne.

A côté des pédagogues , que l'on peut qualifier de "professionnels", le XVIII^{ème} siècle , dans sa seconde moitié, et le XIX^{ème} à son début, ont vu des écrivains et des philosophes s'intéresser à la pédagogie. Les philosophes qui étaient en Allemagne, à cette époque du moins, des philosophes se trouvèrent normalement conduits à se pencher, tout particulièrement sur les problèmes pédagogiques. Nous avons vu qu'il était de notoriété publique, à ce changement de siècle, que le système pédagogique nécessitait d'urgence, une refonte radicale, par suite du déclin de la doctrine scolastique en face du développement des sciences et des techniques et compte tenu des bouleversement politiques et économiques.

Emmanuel KANT (1724-1804) mérite d'être cité en premier. Certes, l'aspect pédagogique n'est qu'un aspect relativement secondaire de son oeuvre. Mais ce philosophe a eu, malgré tout, et non seulement par son Traité de Pédagogie ; une influence importante sur l'évolution des idées de son époque, sur l'éducation.

Son Traité de Pédagogie est un recueil des notes qu'il avait utilisées , pour le cours de pédagogie qu'il fit à l'Université de Königsberg. Ces notes furent publiées en 1803; Pour Kant, le maître ne doit pas enseigner "des pensées" mais "à penser". La connaissance de connaissances positives n'est que l'accessoire.. Avant d'être un théoricien de la pédagogie, Kant avait été un praticien puisqu'il avait exercé les fonctions de précepteur avant d'être professeur à l'Université.

Kant avait été , du premier coup subjugué par les idées de Rousseau. C'est par lui, dit il, qu'il

apprit à se débarrasser des préventions péétistes , dues à son éducation , contre les dispositions natives du coeur humain. Il avait ressenti, en 1762, une vive émotion à la lecture des livres de Rousseau, l'Emile et la Nouvelle Héloïse . Pour lui, comme pour Rousseau l'éducation n'a pas pour but de contrarier, mais de favoriser, en les guidant certes, les impulsions de la nature. C'est aussi sous l'influence de Rousseau, que Kant porta intérêt à l'éducation physique destinée à produire l'endurcissement du corps.

Le Traité de Pédagogie ne se présenta pas comme l'exposé, systématique d'une doctrine pédagogique, mais comme une suite de réflexions et d'observations. Pour Kant, l'homme est la seule créature qui soit susceptible d'éducation, en entendant par éducation les soins que réclame l'enfance, la discipline qui fait l'homme, l'instruction et la culture. Avec Platon et Rousseau, Kant estime que "c'est dans le problème de l'éducation que gît le grand secret du perfectionnement de l'Humanité. Deux choses peuvent être regardées comme les plus importantes et les plus difficiles, l'art de gouverner les hommes et celui de les élever. Or, on ne doit pas élever les enfants d'après l'état présent de l'espèce humaine, mais d'après un état meilleur, possible dans l'avenir., c'est à dire "d'après l'Idée de l'Humanité, et de son entière destination".

Kant, conscient de la nécessité d'une réforme pédagogique, voulait qu'elle s'appuyât sur des expériences, et non sur des théories. Il souhaitait la création d'écoles expérimentales, puis d'écoles normales. Nous avons vu qu'il s'était enthousiasmé pour le "Phalanthropinum de Basedow; et avait cru y voir la seule vraie école expérimentale existante. Il marquait, d'autre part sa préférence pour l'éducation publique, contre l'éducation domestique, se séparant ainsi de Rousseau,

du moins en apparence, puisque Rousseau ne préférait l'éducation par précepteur que par suite du caractère perverti de la société, caractère qui rend provisoirement nécessaire de soustraire l'enfant à son influence. Pour Kant, l'école publique a, sur l'école privée, l'avantage de mieux former le citoyen. Or, former un homme est affaire sérieuse et Kant combattrait la théorie du travail attrayant, il soulignera la valeur morale de l'effort. La pédagogie sera active, l'élève devra réfréner le côté sentimental de sa nature (qui ne peut que l'amollir), il sera conduit à développer ses possibilités de compréhension, en agissant, par l'action, le meilleur ^{moyen} de comprendre étant de faire.

Comme Rousseau, Kant estime que l'éducation doit comporter des paliers, les enfants ne devant être instruits que de choses de leur âge. Cette idée sera reprise par Goethe ; Avant tout, le but poursuivi sera l'éducation morale, car celle-ci fait gravement défaut, alors que la culture, pour elle-même, est abondamment répandue. Nous avons vu que Goethe rejoignait Kant par l'importance qu'il accordait, dans la Province Pédagogique, à la notion de respect de la dignité humaine, pour soi et pour autrui, respect s'étendant aux inférieurs, aux supérieurs et aux égaux. Le principe de "punitons morales", sur lequel insiste Kant, est également à l'honneur dans l'institution idéale imaginée par Goethe.

Kant reporterait volontiers l'éducation morale à un âge, où l'enfant serait plus mûr. Mais, compte ^{reçu} tenu fait que l'enfant entendra parler de Dieu, et sera témoin de l'exercice du culte, il est nécessaire de l'entretenir de la religion assez tôt.. Toutefois, on le mettra en garde contre le danger de n'estimer les hommes que d'après la pratique de leur religion, car, malgré les diversités, il y a partout unité de religion.

Après Kant, il est nécessaire de citer Fichte, pour son importance dans le domaine de la pédagogie. Il a, lui aussi, accordé à l'éducation une place de choix dans son oeuvre.

Johann Gottlieb FICHTE - (1762, 1814), a subi l'influence de l'Aufklärung et des philosophes français, et celle de Rousseau, en particulier. Après les désastres militaires, après Iéna, il voulut, ~~après~~ Discours démontrer que le peuple allemand pouvait renaître à la grandeur, s'il se donnait une éducation capable de former une jeunesse nouvelle. Nous retrouvons, en lui, cette pensée si répandue à l'époque, de la régénération de la société, par la réforme de l'éducation. Cette idée, Goethe la reprendra indirectement dans les Années de Voyage de Wilhelm Meister. Mais pour Fichte, il ne s'agit plus de la société dans l'absolu, de l'Etat en général, mais de la Prusse. Aussi n'est-il plus question de l'éducation telle que la concevait Kant, mais de l'éducation de "l'homme allemand". Fichte voyait dans l'Allemand, le responsable des progrès de l'humanité. Par ses Discours à la Nation Allemande, prononcés devant un nombreux public à Berlin, pendant l'hiver de 1807 à 1808, il a défini non un système, mais l'esprit dans lequel l'éducation devait être repensée dans son pays. Il se proposait d'amener les Allemands à l'intelligence claire de leur situation.

Fichte critique l'ancienne éducation, limitée à certains aspects de la pensée (mémoire, intelligence, imagination), mais méprisant la volonté et ne s'adressant de plus, qu'aux classes cultivées. Jusqu'à ce jour cette éducation limitée n'était donnée qu'à une infime minorité, représentant les "classes cultivées". Quant à la grande majorité qui incarne pourtant l'élément essentiel de la collectivité, c'est à dire le peuple, l'art de l'éducation avait tendance à s'en désintéresser le plus souvent et l'abandonnait au hasard aveugle. La nouvelle éducation

s'adressera, obligatoirement, à tous, elle sera l'éducation de toute la nation et non la culture d'une classe privilégiée. Toutefois, Fichte invite la classe cultivée à se charger de la culture initiale de la nation, c'est par là qu'elle méritera de survivre à l'avenir.

Pédagogie de la volonté, pédagogie active, dont Fichte trouve le modèle chez Pestalozzi, qu'il avait connu à Zurich et qu'il admirait: "En étudiant Pestalozzi j'aurais pu, tout aussi bien qu'en étudiant Luther ... exposer les traits fondamentaux de l'esprit allemand, et démontrer, à la satisfaction générale, que cet esprit continue à vivre actuellement encore, avec sa toute puissance miraculeuse, dans tous les pays de langue allemande!" (Discours IX). Il faut, avant tout, faire de l'élève un être moral, et, pour que se forme la volonté morale, il faut que l'activité intellectuelle du sujet parvienne à se faire une image de l'ordre social humain, tel qu'il doit être, selon les lois de la raison. Quant à la volonté, elle sera "conditionnée", on formera l'élève de telle sorte qu'il ne puisse vouloir, que ce que vous voulez qu'il veuille (Discours II).

Les disciples de cette éducation nouvelle formeront, entre eux, une petite communauté autonome, qui sera l'image de l'ordre social humain, avec la nécessité d'exercer à la fois, les forces spirituelles et corporelles (par les travaux des champs ou autres travaux pratiques). En même temps sera donnée une initiation à la vraie vie religieuse, la seule chose qui ait une existence réelle, étant la vie spirituelle de la pensée.

Dans les six derniers discours, Fichte revient plus directement aux problèmes pratiques, posés par l'éducation. Dans le IXème Discours, il examine la méthode de Pestalozzi, qui, pour lui, sera la pierre angulaire, sur laquelle se fondera l' nouvelle éducation allemande. Cette éducation sera "mécanisée" c'est à dire

qu'elle sera sure et fixe, et donnera infailliblement des résultats déterminés d'avance. Elle sera donnée dans des Instituts spéciaux, ouverts à tous les enfants (et non seulement aux pauvres comme le prévoyait Pestalozzi); l'instruction et le travail manuel y seront réunis, le sens de la communauté sera exalté, ainsi que l'esprit d'abnégation et de sacrifice. "Les élèves de cette nouvelle éducation, quoique séparés de la communauté des adultes, n'en vivront pas moins en communauté, constituant, ainsi, une société particulière, absolument autonome, régie par une constitution très précise, fondée sur la nature même des choses et demandée formellement par la raison. Elle sera la première image sociale que l'on présentera à l'élève." (II^{ème} Discours).

Nous sommes, ici, fort peu éloignés de la Province Pédagogique imaginée par Goethe. Toutefois, à la différence de Goethe, Fichte est pour une éducation identique des garçons et des filles. Il va de soi, pour la que répartir les garçons et les filles en des écoles spéciales, serait contraire au but poursuivi (X^{ème} Discours) Cet état autonome, où seront éduqués les enfants des deux sexes, devra se suffire à lui même: "La loi fondamentale de ce petit état domestique, sera de n'employer jamais ni aliment, ni vêtement, ni même, autant que possible, aucun instrument qui n'ait été produit ou fabriqué dans cet Etat même (XI^{ème} Discours).

C'est à l'Etat qu'appartiendra l'exécution de ce plan d'éducation. Il l'imposera; prenant les enfants à leurs familles, comme on prend les recrues militaires. Conception pédagogique, qui rappelle, par l'importance accordée à l'éducation dans l'oeuvre de rénovation politique, les révolutionnaires français, mais qui ne partage pas leur cosmopolitisme, ni leur souci de civilisation humaine et non limitée à une seule nation. Comme Rousseau, toutefois. Fichte croyait à la nécessité de

séparer les élèves de la société corrompue, qu'ils devront, un jour, remplacer. Ils doivent vivre dans un milieu spécial créé pour eux et par eux.

Fichte était imprégné d'influences étrangères, Platon, Comenius, Rousseau, Pestalozzi. Sa pensée prolongeait celle de Kant, mais n'en reprenait pas le sens universaliste. Tout en empruntant aux révolutionnaires français l'idée de l'importance de l'éducation dans l'oeuvre de rénovation politique, il s'éloigne de leur conception d'un idéal universel de civilisation humaine. Pour lui "il faut inculquer, par l'éducation, l'esprit patriotique... nous avons prouvé de manière claire et irréfutable, que l'éducation constitue le seul moyen de sauver l'indépendance nationale" (IXème Discours).

SCHLEIERMACHER

En 1813, 1820 et 1826, SCHLEIERMACHER (né en 1768, mort en 1834) fit, à l'Université de Berlin, un cours de pédagogie, en une cinquantaine de leçons. C'est l'ensemble des textes et notes prises par les étudiants qui constitue les Vorlesungen über Pädagogik. Pour Schleiermacher, l'éducation a une double tâche; elle doit développer les qualités propres de chacun et ensuite rechercher la conformité de l'individu avec les grands ensembles moraux que représentent, la paroisse, la nation, l'église, l'état. La nouvelle génération doit développer le patrimoine fondé par la précédente. Schleiermacher distingue l'éducation dans la famille et l'enseignement public qu'il subdivise en Volksschule et Gymnasium. Il insistera, également, sur la formation professionnelle.

Ce tour d'horizon, à la fois trop rapide et trop long, incomplet et forcément superficiel, met en évidence, toutefois, l'intense activité pédagogique

que l'on constate dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle et la première moitié du XIX^{ème}. On peut affirmer qu'aucun esprit de valeur ne s'est désintéressé, à cette époque, et en Allemagne tout particulièrement, des problèmes d'enseignement et d'éducation.

Deux courants sont à distinguer, bien qu'ils coexistent, parfois, chez certains penseurs ou pédagogues : d'un côté le souci de former l'homme, l'homme complet, libre, digne de cette liberté, et réalisant, par l'éducation l'épanouissement de tous les aspects de sa personnalité; c'est la conception typique du XVIII^{ème} siècle et de l'Aufklärung. A ce courant suc-

cède une vue plus utilitaire, plus sociale des fins de l'éducation: former un citoyen utile, favoriser son insertion dans la société, en le dotant d'une spécialisation technique, au détriment, s'il le faut, de sa culture générale, et en renonçant, volontairement, à développer certaines possibilités de sa nature. Cette nouvelle conception est le résultat de l'évolution économique, politique et sociale, qui se dessine, au début du XIX^{ème} siècle et laisse entrevoir la naissance d'un monde nouveau. Les assises de la société sont remises en question par la Révolution française et ses répercussions, la bourgeoisie voit grandir son influence économique et politique. L'apparition du machinisme met, au premier plan, les questions sociales, et le prolétariat va apparaître comme classe sociale.

Parallèlement à l'opposition entre culture générale désintéressée, et formation professionnelle socialement rentable, nous découvrons, également, à cette époque, chez certains auteurs, la préoccupation d'éduquer, non plus une élite, mais la masse, soit par un souci démocratique et humanitaire, soit par une préoccupation patriotique et parfois, étroitement nationaliste.

De toutes façons, nous assistons, au cours des cinquantes années à cheval sur le XVIIIème et le XIXème siècle, à un bouillonnement d'idées pédagogiques, parfois non conciliables, mais, incontestablement fécondes. Mais partout se fait jour la prise de conscience du fait, que la société, ébranlée dans ses assises profondes, et en pleine évolution, doit, nécessairement, être réformée. Or, elle ne peut l'être que par une réforme de l'éducation, qui préparera les générations nouvelles

Cette réforme de l'éducation devra s'appuyer sur une étude approfondie de la psychologie de l'enfant: ce dernier doit être considéré comme une unité, et il y a lieu de développer et d'affermir, aussi bien son corps que son esprit. La formation de la volonté passe au premier plan, ainsi que la formation morale, qui aura le pas sur les acquisitions strictement intellectuelles. Cette formation morale sera interconfessionnelle, elle relèguera le dogme à l'arrière plan, amenant, dans une large mesure, l'enseignement religieux, à se confondre avec l'éducation morale.

La formation du futur citoyen utile conduit à modifier, radicalement les principes de l'enseignement: suppression du culte du mot, du verbiage savant, retour au concret, aux choses, aux faits, et par là, à l'utile. Il faut rendre l'élève social, l'insérer dans la société et le munir des connaissances et aptitudes qui lui sont nécessaires, pour y jouer un rôle d'intérêt général. D'autre part, il est nécessaire d'étendre l'instruction à la masse, ce qui rend indispensable la mise sur pied d'un nouveau système scolaire. Pour cela, il faut créer des écoles expérimentales et former, dans des écoles normales des enseignants valables.

Nous allons maintenant rassembler les idées et remarques pédagogiques qui sont, nous l'avons vu, dispersées dans la plupart des œuvres de Goethe. Nous rechercherons si elles sont suffisamment nombreuses et de valeur, pour permettre (bien qu'elles ne constituent pas un système organisé), de classer Goethe parmi les pédagogues.

Mais il faut également que ces vues pédagogiques soient originales. Or, nous avons constaté que si Goethe ne parle jamais de l'influence qu'ont pu avoir sur lui les pédagogues de son temps, il s'est borné souvent à adapter, voire à adopter, des idées qui, compte tenu du climat pédagogique de l'époque, étaient dans l'air.

L'originalité de Goethe se situerait-elle sur un autre plan ?
